

«Cher Professeur A. Lacassagne, notre généreux bienfaiteur». Le détenu écrit au criminologue

In: Genèses, 25, 1996. pp. 143-155.

Résumé

■ Philippe Artières: « Cher Professeur A. Lacassagne, notre généreux bienfaiteur ». Le détenu écrit au crimi- En décembre 1898, Papache" Nougier est arrêté pour meurtre et incarcéré à la prison Saint-Paul de Lyon. Au cours de son emprisonnement, ce détenu entretient une relation privilégiée au moyen de l'écriture avec le célèbre crimino- logue Alexandre Lacassagne. Le document ici publié - il s'agit du dernier cahier du journal de Nougier - témoigne de la rencontre par l'écriture d'un prisonnier et de son visiteur, de l'homme ordinaire et du savant, de la culture populaire et du savoir criminologique.

Abstract

Philippe Artières: «Dear Professor A. Lacassagne, our generous benefactor». A prisoner writes to a criminologist. In December 1898, Nougier, also known as the «Apache», was arrested for murder. During his incarceration at Saint- Paul's prison in Lyon, he developed a special relationship via correspondence with the famous criminologist, Alexandre Lacassagne. The following document consists of Nougier's final entries in his diary and bears witness to the epistolary encounter between prisoner and visitor, ordinary individual and scientist, popular culture and criminological knowledge.

Citer ce document / Cite this document :

Artières Philippe. «Cher Professeur A. Lacassagne, notre généreux bienfaiteur». Le détenu écrit au criminologue. In: Genèses, 25, 1996. pp. 143-155.

doi : 10.3406/genes.1996.1423

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_25_1_1423

« Cher professeur A. Lacassagne, notre généreux bienfaiteur » Le détenu écrit au criminologue

Philippe Artières



1. Les pratiques d'écriture en prison au siècle dernier n'ont pas fait jusqu'à présent l'objet de travaux spécifiques. Cependant, plusieurs chercheurs évoquent ces pratiques : Jacques Guy Petit, *Ces Peines obscures. La prison pénale en France. 1780-1875*, Paris, Fayard, 1990 (Cf. Chap. XV : Le langage, la violence, le sexe, la religion et la mort. Aspects de la vie quotidienne, pp. 469-541) ; Patricia O'Brien, *Correction et châtement*, Paris, PUF, 1988 (Cf. Chap. 3 : La nouvelle contre-culture des prisons, pp. 85-120) ; Philippe Lejeune, « Crime et testament. Les autobiographies de criminels au XIX^e siècle » in « Récits de vie et institutions », *Cahiers de sémiotique textuelle* 8-9, Université de Paris X, 1986, pp. 73-98. Par ailleurs, certains des manuscrits de prisonniers ont été publiés : Anne Marie Christin, *Mémoires de Pierre S. voleur*, Paris, Le Sycomore, 1982 ; Christian Carlier, « Comme dans un tombeau... » *Lettres et journaux de prisonniers : La Belle Époque à Fresnes*, Fresnes, Écomusée de Fresnes, 1992.

Genèses 25, déc. 1996,
pp. 143-155

Voici l'histoire d'une rencontre peu ordinaire comme la prison en produit parfois ; la rencontre d'un homme du commun et d'un éminent scientifique. Nougier, jeune apache accusé de meurtre, est incarcéré à la prison Saint-Paul de Lyon. Là, il fait la connaissance du professeur Alexandre Lacassagne, chef de file de la criminologie française. Le savant est un habitué de l'établissement ; chaque semaine, il va à la rencontre des détenus. Lors de l'une de ses visites, Lacassagne remarque qu'un nouveau prisonnier, Nougier, passe de longues heures à écrire. Dès lors et pendant une année, une singulière relation va unir les deux hommes autour de la pratique de l'écriture dont le document que nous publions ici est l'ultime témoignage.

Tout commence en février 1899 ; Nougier vient d'être arrêté. Il a un peu plus de vingt ans et une année à vivre. Avec Gaumet, il est accusé d'être le chef de la bande d'apaches qui a assassiné sauvagement en décembre 1898 une cabaretière lyonnaise. Seul dans sa cellule Nougier décide, pour tuer l'ennui, de tenir son journal¹.

3 février 1899

10 H je viens de recevoir ce cahier qui dorénavant me servira à noter mes impressions et mon emploi du temps et servira aussi à chasser l'ennui qui vient m'assaillir [...]

Ces quelques pages auront donc pour but d'occuper mon esprit afin qu'il ne puisse vagabonder ailleurs. [...]

6 H. [...] Je viens de relire ce qui précède et je regrette aujourd'hui de ne pas m'être plus appliqué ; au temps où j'étais encore écolier, je pouvais écrire un peu plus correctement. Mais comme ce n'est que pour moi que j'écris je pense que je pourrai aisément me comprendre. De même je ne tiens pas à critiquer mon style, ça m'est suffisant de le savoir médiocre. D'ailleurs je n'ai jamais eu la prétention d'écrire correctement et je ne veux même pas chercher à me corriger.

Un jour, Lacassagne, renseigné par les gardiens, entre dans la cellule du jeune apache et demande à lire ses cahiers. Nougier sait qu'il

ne peut soustraire ses écrits à l'œil du crimino-
logue : le règlement précise qu'il ne doit
détruire le cahier ni égarer les feuilles qui le
composent ; la pratique veut en outre que les
cellules soient visitées et fouillées réguliè-
rement. Aussi, dès qu'il s'est mis à écrire en arri-
vant à Saint-Paul, il a joué à ce jeu de séduc-
tion avec ces lecteurs invisibles. Et puis
l'instruction n'est pas close, le procès n'a pas
eu lieu et derechef il risque la peine de mort.
Refuser de soumettre son manuscrit à ce lec-
teur-inquisiteur risquerait de lui nuire, tandis
qu'accepter l'offre de Lacassagne pourrait
améliorer sa condition.

2 avril 1899

J'oubliais que hier au soir j'ai reçu la visite de
Monsieur Le Directeur accompagné de 2 mes-
sieurs. Monsieur le Directeur m'a témoigné le
désir de lire les quelques lignes de mes
Mémoires. Je ne puis rien refuser à ceux qui font
ce qui est en leur possible de faire à mon égard.
Ce serait de l'ingratitude de ma part aussi ai-je
accédé à son désir quoique je craigne beaucoup
que cela ne parvienne à l'intéresser et qu'il n'ait
par la suite qu'une bien médiocre idée de ces
malheureux cahiers et de celui encore plus mal-
heureux qui les écrit pour se distraire.

Nouguier sait que cette relation lui échappe
et qu'à plusieurs titres c'est Lacassagne qui la
contrôle : la fréquence de ses visites dépend de
son bon vouloir, l'amitié qu'il témoigne à Nou-
guier est proportionnelle à l'intérêt scienti-
fique qu'il donne à son cas et enfin le médecin
est toujours en position de lecteur. Un lecteur
critique dont le jugement peut avoir de graves
conséquences. Si Lacassagne juge ses écrits
médiocres et sans intérêt, Nouguier risque d'y
perdre des plumes. Il faut pour lui s'efforcer,
tout en restant digne de l'intérêt que lui porte
le criminologue, de tenter de rééquilibrer le
plus possible la relation pour qu'elle se trans-
forme en un rapport plus contractuel, voire en
un véritable pacte. L'écriture apparaît en ce
sens comme un moyen pour Nouguier
d'atteindre cet objectif et dès lors toute son
entreprise graphique aura cette visée.



2. Sur les intentions de Lacassagne et le dispositif
d'écriture qu'il met en place à Saint-Paul, cf. Philippe
Artières, « Crimes écrits. La collection d'autobiographies
de criminels du professeur A. Lacassagne », *Genèses*, n°19,
avril 1995, pp. 48-67.

Ainsi, quelques semaines plus tard, lorsque Lacassagne non content de lire ce journal veut que Nouguier rédige son autobiographie², qu'il écrive en somme une autobiographie sur commande, Nouguier accepte. En échange, il recevra une rémunération tantôt en nature (tabac, gâteau, fromage), tantôt pécuniaire, qui améliorera considérablement son pécule. Mais la tâche est complexe. Le texte que Nouguier doit rédiger devra répondre aux attentes du savant. Or, jusqu'à présent, il ne se livrait à cet exercice d'écriture que pour vaincre l'ennui et ne portait à cette pratique que peu de soin. Cette fois, il ne s'agit plus d'écrire pour soi ou pour un lecteur sans visage mais pour l'autre, cet autre qui n'est pas un anonyme gardien mais un éminent et lettré savant. Cette fois, il faut séduire son lecteur, le surprendre. Ainsi, souhaitant que sa tâche participe d'une réévaluation de son statut, que ses écrits le distinguent en somme de la masse des autres prisonniers de Saint-Paul, que Lacassagne le considère d'égal à égal, Nouguier entreprend la rédaction de son autobiographie en se fixant en guise de consigne d'écrire *comme dans un livre*.

Souvenirs d'un moineau ou les confidences d'un prisonnier

Introduction

Avant de commencer à écrire quelque chose, il me semble qu'il est bien permis de se demander pourquoi l'on écrit ; aussi est-ce la première question qui se présente à mon esprit. Beaucoup écrivent et répandent leurs œuvres pour en retirer un plaisir ; d'autres, plus ambitieux ont écrit pour entourer leurs noms d'une auréole de Gloire ; et d'autres pour faire savoir à leurs semblables quelles étaient leurs idées, sans oublier toutefois de les garantir comme supérieures ; d'autres, possédant une âme plus élevée ont écrit pour apprendre à leurs semblables ce qui pourrait leur être utile dans le cours de la vie ; mais je crois que je n'en finirais plus si je voulais énumérer tous les motifs qui ont poussé et qui poussent les hommes à la littérature. Pour moi, humble habitant de ce misérable monde, le sentiment qui me guide est la reconnaissance. Je n'aspire à rien sinon à

prouver à mon bienfaiteur que je ne possède pas un cœur ingrat, malgré les défauts et les vices qui habitent ce pauvre cœur déchiré par le glaive des lois de notre société. Je ne prétends pas à ce que ces lignes soient lues, non bien loin de là, car qui pourrait lire sans me maudire les pages qui vont suivre. C'est pour ne pas introduire dans le cœur d'autrui des sentiments de haine et de vengeance que je voudrais ne pas être lu car ce serait augmenter encore une charge bien lourde à supporter. Ceci dit je laisserai la parole à mon moineau, espérant qu'il s'en sortira mieux que moi. [...]

Nouguier, dans le manuscrit qu'il remet à Lacassagne, prend ainsi garde de ne pas faire de ratures, d'écrire lisiblement, de respecter marges et interlignes et de s'appropriier l'ensemble des signes qui caractérisent un texte à vocation éditoriale : titre, sous titre, préface, chapitres, alinéas et pagination. Ne se bornant pas à ces artifices typographiques, le détenu cherche également une forme narrative spécifique pour relater les principaux épisodes de son existence. Nouguier choisit ainsi de se mettre en scène dans un dialogue imaginaire avec un petit oiseau. Il intitule son ouvrage « Les Souvenirs d'un moineau ou les confidences d'un prisonnier »³. Le moineau occupe la place du narrateur et encadre de commentaires les confidences de Nouguier. Si ce choix narratif n'est sans doute pas étranger aux lectures de Nouguier en prison⁴, il est surtout motivé par le fait que grâce à lui, Nouguier se met à distance en se constituant en sujet observé. Le schéma choisi reproduit d'une certaine manière la scène de l'expertise médico-légale, le médecin prenant ici le visage de l'oiseau⁵. Par ce dialogue, Nouguier donne à voir non seulement les principaux événements de son existence, mais il rapporte aussi les conditions de l'énonciation de ses aveux : au bruit des fautes, s'ajoutent le silence et le trouble de la confession. L'autobiographie n'est plus donnée dans sa subjectivité mais offerte comme un document plus objectif, voire plus scientifique parce que validé par un tiers.

Le corps du texte confirme cette hypothèse. Nougier écrit sa vie en prenant grand soin que ses propos soient conformes aux thèses scientifiques de Lacassagne. Il y a tout au long de ces pages, une surenchère dans la description d'un certain nombre d'aspects de sa personnalité qui sont au centre de la représentation que Lacassagne se fait alors des criminels. Cette volonté non seulement de bien dire mais de dire vrai se manifeste par la récurrence de thèmes tels que ceux de la nature criminogène du milieu social, la fonction corruptrice de la prison, qualifiée d'école du vice, l'hérédité, etc.⁶. Cette reprise manifeste du discours scientifique sur le crime vise pour Nougier à se doter d'une crédibilité aux yeux de Lacassagne.

Le jeune apache ne s'arrête pas là dans son entreprise d'auto-valorisation. A peine quelques semaines après avoir rédigé son autobiographie, il reprend sa plume. Il ne s'agit plus de se mettre en scène mais d'entreprendre une lecture critique d'un ouvrage scientifique : le dictionnaire d'argot de Delesalle. Reprenant chaque terme, il corrige, valide ou infirme la définition donnée par l'auteur.

Prolongeant plus encore l'inversion du rapport qui le liait initialement avec le savoir criminologique, Nougier se met ensuite à établir un véritable dictionnaire d'argot à la manière des linguistes de l'époque. Il tente par cette entreprise de se mettre en lieu et place du criminologue. L'établissement de ce dictionnaire lui permet de ne plus être celui que l'on observe, mais d'être un producteur de savoir comme peut l'être Lacassagne.

Parallèlement à ces différents projets éditoriaux et jusqu'à la veille de son exécution, le jeune apache continue à tenir son journal. Il ne s'agit pas seulement du *Journal de ses mémoires* (comme ce titre pourrait le laisser croire) mais d'un relevé très précis des relations qu'il entretient avec Lacassagne et les autres « notables » de la prison. Le prisonnier



3. Une édition de ce texte de deux cents pages manuscrites, jusqu'à présent inédit, devrait paraître prochainement.

4. On sait en effet que Nougier lit beaucoup durant son incarcération à Saint-Paul ; chaque soir, il consacre plusieurs heures à cette activité : il lit des œuvres romanesques (Sand, Cooper), il lit des essais historiques (Chateaubriand, Voltaire, Michelet) mais aussi des biographies, des mémoires et des ouvrages de morale.

5. Sur ce point précis, cf. Philippe Artières, « Signer son crime » in « Le Tournant d'une vie », *Revue RITM*, Paris X-Nanterre, n°10, 1995, pp. 141-155.

6. Une lecture détaillée du manuscrit de Nougier montre que le détenu était parfaitement familier des thèses contemporaines sur le crime. J'ai analysé l'appropriation par le prisonnier du discours médico-légal dans un autre manuscrit du fond Lacassagne, « Dire son crime, écrire son sexe » in Charles Double, *État psychologique et mental d'un inverti parricide*, Lille, Gai-Kitsch-Camp, 1996.

7. Cf. Arlette Farge, Michel Foucault, *Le désordre des familles. Lettres de cachet des Archives de la Bastille*. Paris, Gallimard/Julliard, 1982, p. 351.

fait le récit des visites quotidiennes de l'aumônier, du directeur de la prison et du médecin.

Constante et régulière, l'écriture du journal témoigne remarquablement de la difficulté pour Nougier de tenir cette stratégie d'autovalorisation. En effet, alors que dans les autres textes le détenu parvenait non sans effort à se maintenir au niveau de son lecteur, à cacher sa « médiocrité » d'homme ordinaire, au sein du journal les dissonances sont visibles et l'écart culturel qui sépare le scripteur de son lecteur plus sensible. Le journal étant adressé à Lacasagne, on retrouve ici ce que A. Farge et M. Foucault avaient noté si justement à propos des lettres de cachet des Archives de la Bastille : une écriture hybride semblable à celle d'un personnage célinien s'adressant au Roi à Versailles : « au milieu des phrases solennelles, entre deux mots emphatiques, jaillissaient des expressions rudes, maladroites, malsonnantes ; au langage obligatoire et presque rituel, s'entrelacent les impatiences, les colères, les rages, les passions, les rancœurs⁷. »

L'extrait publié ci-après constitue les derniers écrits de Nougier. C'est donc l'ultime échange entre le détenu et le savant : un cahier en forme d'hommage, un hommage à celui qui par son attention donna un sens à sa vie. Sans nouvelles de ses avocats partis à Paris demander sa grâce au président de la République, le jeune apache semble totalement désorienté. Tout en conservant une certaine retenue, il se confie au criminologue.

Il avoue ainsi le réconfort qu'il trouve dans la religion. Nougier sait bien que le laïque professeur n'éprouve que de l'indifférence pour cette piété, qu'il ne partage pas cet amour du Christ. Aussi, le prisonnier s'empresse de se dédouaner et d'expliquer que sa dévotion n'est qu'un hommage au soutien de l'aumônier qui ne manque jamais une occasion de lui rendre visite.

Nougier n'hésite pas non plus à exprimer le plaisir incomparable qu'il prend à manger et à boire. En ce sens, la description des préparatifs du réveillon de Noël est exemplaire.

A

Abatis grands bras

Ablage dangereusement malade – sévèrement puni. Ablager un malfaiteur. S'ablager sous les preuves de son crime. – frapper, abattre.

Abriver arriver

Abbaye-de-monte-à-regret Échafaud. Vieil argot peu usité.

Accré! cri d'alarme qui indique qu'il faut se méfier : « Accré! la Police! »

Acheter se moquer – Vous m'achetez. sig. Vous vous moquez de moi.

Affranchir Préparer – Affranchir quelqu'un : lui confier le secret d'une affaire, afin qu'il puisse donner des renseignements favorables, soit sur la solvabilité, soit sur la moralité.

Affure bénéfice net sur une vente (argot des camelots).

Affurer gagner beaucoup (argot des marchands)

Aganter arrêter – il s'est fait aganter : il a été mis en état d'arrestation.

Agathes gros yeux

Agoliau garde-pêche – écope dont on sert pour prendre et lancer de l'eau. Faire piquer ses agoliaux. Nager en frappant l'eau alternativement avec les bras.

Agricher même signification qu'aganter (v. ce mot)

Aguicher Provoquer

Aile Revers d'un vêtement masculin, paletot, veston, pardessus, etc. (arg. des voleurs à la tire). – Aile-de-pigeon. Danse dégingandée consiste à projeter en arrière les deux jambes à la fois en faisant claquer les talons l'un contre l'autre.

Alboche Allemand

Allumer Regarder attentivement

Allumeur Celui qui allume

Aller (faire) même signification que acheter v. ce mot. Faire aller quelqu'un : se moquer de lui en faisant miroiter à ses yeux une affaire ou un vol imaginaire.

Amarrer même signification que agricher (v. ce mot)

Aminche ami, amie

[...]

Le prisonnier ne peut taire ce plaisir à son lecteur. Et conscient que son «orgie» n'est pas en tout point conforme aux vues de Lacassagne, il formule des remords sommaires à l'adresse du médecin pour gagner son assentiment. Il souligne aussi que le professeur en est largement responsable puisque c'est en partie par son aide que les mets ont été acquis. D'une certaine manière, Nouguier le convie à cette fête paillarde sans lui laisser le temps de refuser l'invitation.

Enfin, alors qu'il sait son exécution proche, le diariste jalonne ce dernier cahier de pointes d'humour et d'ironie qui ne sont pas forcément du goût de Lacassagne. Ironie sur les limites de son bienfaiteur : capable de fournir le condamné en sucreries, tabac, vin et fromages mais incapable de lui donner la liberté ; humour sur la personnalité du bourreau qui «sait si bien s'arranger avec sa clientèle». Pointe d'ironie enfin à propos de ses avocats partis à Paris soi-disant chercher sa grâce mais qui en profitent pour visiter les monuments de l'Exposition universelle.

Ces affleurements sont néanmoins, ici aussi, soigneusement noyés dans un flot de propos complaisants visant à neutraliser leur effet négatif sur la relation que Nouguier entretient avec Lacassagne. Le prisonnier se livre par exemple à une autocritique peu crédible de son cahier précédent, le qualifiant de confus et d'incompréhensible afin de s'entendre dire le contraire. De même, lorsque le directeur tombe malade, il imagine le criminologue à son tour au lit et se voit, malgré ses propres souffrances (des plaies aux jambes), venir lui apporter soins et réconfort.

Malgré ces ultimes hésitations, ces légers faux pas, Nouguier s'efforce ainsi jusqu'au bout de répondre non seulement aux attentes de Lacassagne mais d'obtenir de lui plus qu'une simple reconnaissance, une certaine dette.

Journal de Nougier

– extraits –

XIX^e cahier*Mercredi 20 décembre 1899*

Jeudi et Samedi de la semaine dernière J'ai eu la visite du bon Docteur Lacassagne. Comment faire pour me rendre digne de l'intérêt qu'il me porte ? je ne le sais pas parfois, je me dis que c'est trop de bontés et que je devrais les refuser. Dimanche j'ai eu la visite de mon défenseur. Il n'a guère le temps de venir la semaine par rapport à ses occupations, aussi je suis heureux de le voir arriver le dimanche. Ce dimanche nous en amène-t-il des visiteurs a présent. A part M. le Président Lacassagne, M. le Directeur, mon avocat nous avons souvent des visites de curieux qui viennent ici comme dans une ménagerie, pour voir les deux carnassiers mariés et enchaînés. La seule différence c'est que dans une ménagerie on paie et ici on ne paie pas. Ils me font quelquefois pitié ces gens quand je leur vois ouvrir leurs yeux tout grands pour me voir mieux. Ce que c'est tout de même que la curiosité ! Je ne cacherai pas que je n'aime pas ces visiteurs qui rentrent et sortent sans vous dire un mot, peut-être avec la crainte que « l'animal » mal enchaîné leur donne un coup de griffe : Néanmoins cela me fait rire un peu alors qu'ils sont partis et je tire encore parti de ces visites là en me donnant un peu de distraction.

Dimanche 24 décembre 1899

Trois jours se sont écoulés sans que j'ouvre ce cahier. C'est de la négligence me dira-t-on. Je ne dirai pas ça. Toutefois si l'on considère que j'ai recopié presque en entier le cahier précédent, l'on m'accordera un peu d'indulgence. D'ailleurs qu'aurais-je bien pu avoir à écrire ? Pas grand-chose, ma vie est tout à fait monotone, les jours se suivent et se ressemblent, à cette exception près, pour moi, que je me sens de jour en jour plus faible. J'aurais pu parler de mes quintes de toux qui m'empêchent quelquefois de reposer, et qui m'énervent passablement ; j'aurais pu dire que je n'ai toujours que très peu d'appétit ; que rien ne me fait envie etc. etc. Tout cela, je crois, n'a pas beaucoup d'importance Revenons en à la copie que j'ai faite de ces impressions d'assises pour Me Duroquier. J'ai voulu avoir fini avant dimanche et comme ça ne m'est guère facile d'écrire, je n'y suis parvenu que bien juste. A propos de ces impressions d'assises, j'ai ressenti une autre impression en les lisant : c'est que si je m'étais appliqué volontairement à écrire aussi mal que possible je ne serais pas parvenu à former quelque chose d'aussi mauvais. Je me suis aperçu qu'il n'y avait ni ordre ni suite et je me suis demandé comment Me Duroquier a pu, après avoir jeté les yeux sur le 18^e cahier, avoir le désir d'en posséder la partie qui tout en étant la plus importante, est la plus mauvaise.

Les impressions y sont bien au complet, mais quel gâchis, quel désordre ; enfin je n'en ai pas satisfait, bien loin de là. D'ailleurs ç'en a été la même chose pour tous mes cahiers que je me suis donné la peine de relire et je me souviens que je ne résistais que difficilement à la tentation de les mettre en morceaux.

Ce matin nous avons eu la visite de M. Le Président Lacassagne, notre Providence. c'est dire que ma dette de reconnaissance s'est de nouveau augmentée envers lui. Et ne s'augmente-t-elle pas tous les jours ? Si, chaque jour son nom me vient sur les lèvres forcément, soit que je boive ou que je mange. Je ne puis m'empêcher de dire, moi, qui auparavant n'avais jamais été obligé par personne : que de bonté ! que de charité ! Que de bienfaisance ! que de grandeur d'âme !

J'ai vu aussi M. le Directeur qui ne cesse de s'intéresser à moi. Je [x] ne sais [x] comment l'en remercier ; toujours est-il que tant que je vivrai, il ne me reste plus guère de temps à vivre, il est vrai, mais tant que j'aurai un souffle de vie son nom restera gravé au fond de mon cœur de pierre, bien-entendu que ceux de mes autres bienfaiteurs.

De ceux-là est Me Baby que j'ai vu aussi aujourd'hui et avec lequel nous avons causé assez longtemps de choses absolument banales. Il m'a dit que la Cour de Cassation aurait statué à la fin du mois probablement. Il n'y a pas à compter dessus, il n'y a pas de vis de forme.

Je vis aussi M. l'aumônier assez souvent; ce matin encore il m'a apporté trois fromages dits «rigottes». Je parle des fromages parce qu'il m'a pris l'idée baroque de faire le réveillon ce soir. J'ai communiqué l'intention à mon «lieutenant» qui n'aurait refusé d'y adhérer que si ç'avait été une bonne idée. Enfin nous nous sommes mis dans le frais tous deux, et j'en demande pardon à M. Lacassagne. Nous allons tout conserver pour ce soir nous nous coucherons de bonne heure et lorsque nous nous réveillerons soit à 9 heures, ou à 10. ou à 11, nous partagerons le festin et chacun fera suivre le menu suivant son goût. Voici notre menu: roquefort, mont dore, rigottes, figues, café. Eh! donc croyez vous que ce n'est rien que cela arrosé de 40 a 50 cent. de vin. Eh bien moi je trouve que c'est bien beau pour un prisonnier et sans vouloir toutefois m'en flatter, je crois être compétent en la matière. Par exemple il ne s'agira pas de chanter: Minuit chrétien etc. etc.. je n'en sais pas plus long. Malgré la joie que me procure la perspective de notre réveillon, il reste quelque chose au fond de mon cœur que ne peut effacer la nouveauté de cette collation; voilà ce que c'est: depuis hier matin que j'ai fait marquer la cantine j'ai le remords et la crainte d'avoir abusé de la trop grande bonté de M. Lacassagne sera là la seule ombre qui pèsera sur notre festin, du moins chez moi, car je ne puis lire dans le cerveau de Gaumet. J'espère que notre protecteur voudra bien nous pardonner notre écart, j'allais dire notre orgie.

[...]

XXII^e cahier

Dimanche 21 janvier 1900

Aujourd'hui, jour de visite cela va sans dire. c'est le plus beau jour de la semaine. C'est le jour où je me sens le plus heureux, pendant le matin du moins, car le soir amène finalement la tristesse. c'est dimanche tout le monde s'amuse dehors, l'un d'une manière, l'autre de l'autre. Chacun prend ses ébats.

Comme visites, j'ai eu celle de M. le Président Lacassagne, cela va sans dire; cela va sans dire aussi qu'il n'est pas venu les mains vides, oh! non jamais; cela ne lui est jamais arrivé. O, cher bienfaiteur comment pouvoir vous prouver ma reconnaissance! J'espère de tout mon cœur que vous en serez récompensé de tout ce bien que vous avez fait, soit à moi, soit à d'autres, et je puis dire: que vous ferez encore car Dieu veille certainement sur vous et de longs jours doivent vous appartenir que vous avez gagnés par votre bonté, votre charité, etc.

Que je suis heureux lorsque matin et soir j'intercale votre nom dans ma prière (vous riez peut-être, mais qu'importe) et que je prie le Tout-Puissant pour vous. Oh! Je suis bien certain que mes vœux sont exaucés! Non, tout ce que vous faites ne peut rester sans récompense. Ce n'est pas ce que vous cherchez, je le sais bien mon cher Bienfaiteur, mais si les malheureux que vous soulagez ne peuvent vous remercier: Dieu j'en suis persuadé vous en tiendra compte. mais où vais-je me plonger. Et pourtant, de qui parlerais-je? Sinon de vous, que pourrais-je faire? sinon vous remercier. Et puis je n'ai que votre nom aux lèvres, oh! si vous saviez comme il m'est cher, à moi pauvre misérable. J'aime à faire repasser votre image devant mes yeux, cela me fait tant de bien! Ah! comme je serais heureux de pouvoir sacrifier ma vie pour vous oh oui croyez le, je mourrais content, si un jour je pouvais mourir pour mon bienfaiteur. Je n'aurais pas pensé jusqu'à présent vous dire toutes ces choses, de peur que vous les trouviez un peu pédantes, enfin que vous trouviez à redire, mais depuis longtemps déjà j'ai reconnu jusqu'à quel point (peut-être pas tout à fait) Quelquefois je demande vous vous intéressez à moi, pourquoi, à quelle occasion pour quelle cause, j'ai eu le grand bonheur de posséder un Bienfaiteur comme vous; pourquoi vous me comblez: à la première question je réponds que c'est à ma bonne fortune et à votre bonté que je le dois, mais à la seconde je ne puis que répondre ceci: M. Lacassagne trouve son bonheur à faire le bien et je ne crois pas me tromper.

Et quand je pense que moi, misérable, j'ai trouvé mon bonheur à faire le mal sans merci, ah! Je voudrais voir la terre s'entr'ouvrir sous mes pas et que je sois maudit, malheureux que je suis, de n'avoir pas su reconnaître le droit chemin, peut-être un jour aussi j'aurais trouvé mon bonheur à faire le bien.

J'ai eu aussi la visite de notre bon M. le Directeur, accompagné de M. Rebatel, d'un substitut du procureur etc. Toujours la bonté paternelle de M. le Directeur qui s'épanouit la première: « Vous manque-t-il quelque chose? Avez-vous besoin de quelque chose? » Ah! comme il serait heureux si quelque chose venait à nous manquer, oh, oui, je ne me trompe pas, vous seriez heureux Monsieur le Directeur si vous pouviez vous entendre dire: « Pardon, Monsieur le Directeur, il nous manque telle ou telle chose ». Mais vous avez été si bons, si larges à notre égard, vous et le bon Docteur Lacassagne que maintenant vous n'avez plus possibilité de vous obtenir quelque plaisir en nous octroyant quelque chose que nous n'avons pas, car rien ne nous manque, si toutefois on excepte la liberté (sic). Oh, je sais ce que vous allez penser, bon Docteur: « Si c'était possible de l'obtenir, je ferais bien tous mes efforts pour vous la rendre » Mais non je n'en veux pas, je suis là, j'y reste.

Il ne faut pas oublier mon cher défenseur Me Baby. Il n'y a rien de nouveau, il n'est pas encore convoqué par le Président de la République, ce que je trouve très étonnant car il y a déjà assez longtemps qu'il a reçu l'accusé de réception de sa demande d'audience. Enfin, je ne m'inquiète guère de ce qui se passe, je laisse passer les jours, l'un après l'autre, celui de la solution viendra bien à son tour, je le crois du moins. Et puis voilà bientôt la fin du mois, il ne faut pas se décourager. Et puis encore les jours grandissent, bientôt les arbres seront en fleurs et les « coucou » pousseront leurs joyeux sifflements. Le beau temps reviendra. Oui mais qui le verra? (sic)

Nous avons aussi reçu la visite des bonnes sœurs de St Joseph avec le petit paquet habituel. Bonnes sœurs, ne devons nous pas les remercier de ce qu'elles font pour nous. Mais à quoi servent les remerciements de pauvres diables de notre espèce, leur récompense: elles aussi, elles l'obtiendront aux Cieux.

Mercredi 24 janvier 1900

Je viens de recevoir la visite d'un des membres de la Commission actuellement de service. Ce Monsieur me demandait des nouvelles de mes moineaux. Hélas! cela me rappelle un bien triste jour; Oh! 26 août et tant d'autres, effacez-vous donc de mon calendrier et de ma mémoire. Qu'il est triste de penser aux sombres jours de ma vie.

Mais une heureuse nouvelle vient chasser la tristesse. J'apprends que le Docteur Lacassagne a téléphoné pour voir si je n'allais pas plus mal. Ah! vous me faites verser des larmes, mais je vous en sais encore un gré immense, car ce sont des larmes de joie et de bonheur. Ah! combien je suis heureux d'être votre obligé, oh oui bienheureux car vous me procurez des joies bien vives. C'est la première fois de ma vie que quelqu'un demande des nouvelles de moi ou de ma santé et le coup qui en a résulté n'a été que plus fort. Oh! merci encore une fois, mon Cher Bienfaiteur, vous m'avez rendu heureux tout en m'arrachant des pleurs.

Samedi 27 janvier 1900

Je n'ai pas touché la plume de la semaine et pour cause, rien de nouveau, tous les jours se suivent et se ressemblent. Que dire? Je ne pense plus, je ne ressens plus aucune impression, rien, je suis faînéant comme une couleuvre (peut-être parce que j'ai sommeil toute la journée, ne pouvant pas bien souvent dormir la nuit). J'aurais pu dire que malgré les pansements que je fais à mes jambes, l'enflure monte intérieurement dans les os et qu'elle a déjà attaqué la cuisse. Je me vois d'ici quelque temps avec les jambes paralysées, si toutefois Me Deibler m'en laisse le temps. A propos de cet individu là, je crois qu'il n'est plus guère à craindre à présent, enfin tout le monde le dit et moi je n'y crois que tout juste. Il paraît qu'il sait si bien s'arranger avec sa clientèle, qu'il y en a qui seraient tenter de demander la faveur d'avoir à faire à lui.

Dimanche 28 janvier 1900

Je suis réellement embarrassé en prenant la plume car je trouve banal et monotone de répéter à peu près la même chose toutes les 4 ou 5 pages. Et un effet de quoi parler aujourd'hui sinon des visites et je n'en parle pas, de la manière que les jours se suivent, tous les mêmes du réveil au coucher, je n'aurais absolument rien à mettre sur mon cahier. Du matin au soir, j'ai une forte tendance à avoir les paupières fermées, aussi je n'ai envie de rien faire.

Ce matin encore j'ai été quelque peu éveillé par les visiteurs. L'on ne pense guère à dormir quand on attend ce que l'on a de plus cher après Dieu. j'ai donc eu le bonheur de voir Monsieur Le Président Lacassagne, comme d'habitude, c'est une consolation, un renfort (moral) nouveau qui vient chaque semaine et qui m'aide à atteindre la semaine suivante. Dirais-je que de nouveau ma dette de reconnaissance s'est augmentée envers notre Généreux Bienfaiteur, c'est inutile, comment pourrait il en être autrement ?

J'ai eu aussi la visite de M. Le Directeur et autres personnages à moi inconnus. Il ne faut pas oublier mon défenseur Me Baby qui m'a dit ne savoir rien de nouveau. je me demande ce que M. Loubet attend pour les convoquer. je n'y comprend plus grand chose. peut-être veut-on nous faire sécher pour nous mettre en conserve, qui sait ? Nous avons le temps, nous n'avons rien à faire ; nous verrons bien ce qu'il en adviendra de cette masse que nous appelons moi.

Eh bien, cette fois-ci, je suis absolument désorienté. l'on me dit qu'un des journaux les plus accrédités de la ville dit que nos défenseurs sont convoqués par Monsieur le Président de la République le 5 février à 4 heures du soir. Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? Pour moi à première impression, c'est un « canard » (lisez : fausse nouvelle) sans cela nos avocats nous auraient avertis ce matin.

Jeudi 1^{er} février 1900

Toujours dans l'attente, toujours rien de nouveau si ce n'est que d'autres journaux ont annoncé la nouvelle annoncée dimanche par le Lyon Républicain, je crois. Je commence à croire que nos avocats nous ont volontairement caché le jour de leur convocation. pour quel motif. Ils se sont dit : « Tant qu'ils (G. et moi) ne sauront pas que nous avons été convoqués ils ne craindront rien car ils savent bien (G. et moi) qu'on ne peut les exécuter avant de nous avoir donné audience » Ils ont craint que, sachant le jour précis de leur convocation, nous ayons des appréhensions, des craintes, nous vivions continuellement dans l'attente de la mort, ce qui n'est pas agréable, bien entendu. Certainement ç'a dû être là leur but, car ils sont venus tous deux dimanche et aucun d'eux ne nous a rien dit à ce sujet.

Samedi 3 février 1900

Hier au soir j'ai eu le bonheur de recevoir la visite du bon Docteur Lacassagne. Il est venu par un temps tout à fait mauvais. Ah ! C'est qu'il ne pouvait venir ni demain ni après demain. c'est pour cela que par une pluie battante, il est venu ce soir soulager les malheureux obligés. Ah ! Il faut comprendre le dévouement de notre généreux Bienfaiteur. Quand je songe qu'il aurait pu parfaitement rester chez lui, bien au chaud, surtout à son âge, et nous faire remettre par le vaguemestre ce qu'il avait à nous donner ; ou bien encore qu'il aurait pu venir lundi avec le beau temps, et que malgré ces deux alternatives il n'a pas hésité à braver la pluie, ah ! alors, je comprends combien la bonté, la charité, la bienfaisance sont enracinés profondément dans le cœur généreux de notre Bienfaiteur, je comprends que ce sont là ses stimulants quand un devoir plus impérieux ne vient pas en interrompre le cours et je me demande quel est celui qui capable de rien donner à qui il reste encore dans le cœur une petite flamme prête à brûler au contact de la vertu, à qui il reste quelque chose des bons sentiments d'autrefois, ne sera pas tenté de se jeter aux pieds de notre bienfaiteur, de l'adorer même comme l'on adore un Dieu ?

Et moi, j'ai réfléchi à ce doute je parlais à la page précédente, j'ai compris votre dévouement pour moi, mon cher Bienfaiteur, puis je m'en suis voulu à moi pauvre être chétif et misérable de ne pas pouvoir d'aucune manière vous prouver que ma vie vous appartient, ou du moins vous le faire comprendre, car, que puis-je faire avec ma pauvre plume. J'en dirais bien tant et plus que je trouve que cela ne suffit pas. Ah ! Si j'avais à mon service la plume d'un génie pour faire votre éloge, ah croyez que je serais heureux ; mais hélas que puis-je de plus. Du moins ce qui sort de ma plume a l'avantage de venir du cœur.

J'ai eu la visite aujourd'hui de M. Prat-Carp : il était venu pour me panser une dent creuse mais je l'aime autant creuse que pleine de coton et de créosote et j'ai décliné les offres de pansement de M. Prat-Carp. M. Carp était suivi d'un gentleman que j'ai déjà aperçu plusieurs fois avec lui. visite très courte.

A propos je puis bien parler un peu des visites de M. l'aumônier. Il vient maintenant le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche. Ça me fait toujours plaisir de le voir car avec lui je puis causer des choses saintes et maintenant j'aime tant à entendre causer de ces choses là. Ah ! Je pleure aussi pendant nos entretiens, mais ce sont des larmes de joie ; des larmes d'amour vis-à-vis de Jésus-Christ. Ah ! Qui sait comme je suis heureux quand j'ai mon Christ dans les mains ! Aussitôt que je le prends en main, je sens que je ne suis plus seul : Jésus est en moi et je suis en lui.

Certainement vous allez rire mon Cher Bienfaiteur de ces dernières phrases. Je vous dis cela parce que j'ai cru voir en vous rien moins qu'un sceptique. Plaise à Dieu que je me sois trompé. Mais cela ne me regarde pas. De quoi vais-je me mêler. De quoi vais-je me mêler. Vous allez vous demander comment je suis arrivé au point de croire sans discuter tout ce qu'enseigne l'Eglise. Je crois vous avoir dit que c'est par la lecture que je me suis converti. ce qui m'a converti c'est la vérité incontestables à mon point de vue.

Quand M. l'aumônier vient le mardi il apporte un paquet de pâtisseries. Cela ne manque jamais. Les jeudis et samedis il apporte des consolations, des bonnes paroles qui réconfortent. Le dimanche il remplit pour moi sa bouteille de vin blanc et avant de monter dire sa messe il me laisse le surplus de ce qu'il lui faut. Chaque dimanche il y a des rigottes. Grâce à lui j'ai pu rendre hommage à la mode qu'ont les lyonnais de manger du saucisson pour un enterrement. L'idée m'était venue de manger le mien d'avance et grâce à Monsieur l'aumônier j'ai pu satisfaire mon baroque désir.

Dimanche 4 février 1900

Je parlais très longuement de M. l'aumônier hier et ce matin j'apprends qu'il est au lit depuis jeudi, qu'il est pris de grippe d'influenza, je ne sais quoi. Aussi hier il n'était pas venu, ce qui m'avait beaucoup étonné. Ce Cher Père, va-t-il donc me manquer à présent que j'aurais besoin de lui, et aussi que le moment critique approche. Qui peut dire ce que sera cette solution, depuis assez longtemps attendue, j'ose le dire. Voilà 65 jours, ça commence par faire. Enfin il faut espérer que cette semaine nous verra aller à l'échafaud ou qu'elle verra commuer notre peine. Je pensais voir Me Baby aujourd'hui, mais non : absence de. Est-ce vrai qu'ils sont convoqués nos avocats. Je n'en sais rien et ma foi, je serais assez curieux de le savoir. Voilà que je m'occupe un peu plus de la fin finale de notre affaire, c'est sans doute cette équivoque sur la convocation des avocats qui m'a remué un peu le cerveau.

J'ai eu la visite de M. Rebatel, c'est la seule que nous ayons eu ce matin. Il m'a dit que mon côté droit allait un peu mieux, ce qui m'a fait plaisir. J'aimerais à ce que cela continue. En effet, les éjections sont meilleures qu'auparavant, mais la toux est toujours la même et pourtant je ne bois que chaud. Mes jambes en sont toujours au même point. Il me semble qu'un peu de transpiration, beaucoup de chaleur feraient passer cette enflure bien plus vite que le baume opodeldoch. Enfin si ça ne passe pas ça restera, si mes jambes se paralysent (sic) je marcherai avec des béquilles, ce doit être assez agréable de faire toc, toc à chaque pas.

Ces temps derniers j'ai mis sous scellés (sic) mes dernières volontés. Et puis à part cela j'ai écrit aussi quelques lettres qui m'ont paru à peu près de rigueur. Et je n'ai pas encore fini. de la manière que je suis fainéant, je me vois arriver au dernier moment et pas de lettre de terminée, pourtant c'est la plus importante qui manque et par conséquent la plus embarrassante. c'est vrai qu'on ne viendra pas après ma mort me reprocher que mes lettres sont mal faites. Enfin, je ne discute plus là-dessus, je tâcherai de me mettre en règle le plus tôt possible.

Ce dont il s'agit aussi, c'est de se mettre en règle avec Dieu. Aussi vais-je écrire aujourd'hui à Monsieur l'aumônier afin de lui dire qu'il guérisse bien vite, aussi vite qu'il pourra, que l'on aura certainement besoin de lui cette semaine, je le crois du moins, et depuis ma communion j'ai quelques peccadilles sans importance, il est vrai, mais qu'il faut effacer quand même.

Mardi 6 février 1900

C'est hier que Messieurs nos avocats ont été introduits au Palais de l'Élysée auprès de Monsieur Loubet Président de la République Française pour prendre la défense de notre cause. J'aurais bien voulu assister à cette audience, si toutefois elle a eu lieu, ce dont je ne suis pas absolument sûr. Il ne

faut guère compter sur eux aujourd'hui. Ils auraient été obligés de prendre le dernier train et de coucher à Dijon, ce qui n'était pas pratique pour eux. ce sera probablement pour demain. ils auront eu le temps de se reposer cette nuit dans leurs lits respectifs cette fois.

Une visite à laquelle je ne m'attendais pas aujourd'hui par exemple, c'est celle de M. l'aumônier. Le bon père s'est levé et est venu en fiacre exprès pour me voir. Il n'est pas encore guéri, il s'en faut ; «mais m'a-t-il dit, tout las que je serais, je ne manquerai pas de venir t'accompagner si tu devais aller à l'échafaud».

Je préférerais aussi que ce fut lui que tout autre. Nous sommes tellement habitués ensemble, nous nous aimons tant l'un et l'autre en Dieu !

J'ai eu hier une nouvelle douleur, c'est d'apprendre que notre Père de Famille, Monsieur le Directeur, était alité et assez gravement pris de grippe. N'est-ce pas malheureux de voir la maladie faire de tels ravages. Si, certes, mais quand elle frappe ceux que l'on aime, ceux à qui l'on a des obligations, vos Bienfaiteurs, vos parents ou vos amis, n'est-ce pas encore pire. Aussi suis-je anxieux d'un côté et de l'autre. Je voudrais savoir à chaque instant comment va Monsieur le Directeur ? Comment va M. l'aumônier ?

J'oublie les miennes de souffrances. Que m'importe ? J'y suis habitué moi à la maladie depuis le temps ; tandis que je ne suis pas du tout habitué à voir soit M. Le Directeur, soit M. l'Aumônier malades. Il ne manquerait plus que l'un de ces quatre matins on vienne me dire : «Monsieur Le Docteur Lacassagne est au lit, gravement malade». Alors je ne saurais guère que devenir, la secousse serait peut-être un peu forte. Je suis bien certain que cela n'arrivera pas. C'est une simple supposition que je fais. vous nous resterez, vous, vous ne pouvez manquer aux devoirs de charité que vous vous êtes imposés et pour cela vous avez besoin de votre santé. La santé vous restera, j'en suis certain. Dieu a trop besoin de vous pour soulager ses pauvres créatures. Aussi il veille sur vos jours, sur ces jours que vous savez si bien employer. Non, non on ne viendra pas me dire que vous êtes malade, je ne le croirai pas. Mais que vais-je parler de maladie, quelle idée m'a passé par la tête ? L'idée, je l'ai retrouvée quand j'ai appris que notre bon Directeur était au lit. je me suis dit : «Il ne manquerait plus que notre cher Bienfaiteur y fût aussi» et voilà comment j'en suis venu à faire une supposition impossible. mais j'aimerais bien mieux voir mes deux jambes paralysées que de vous voir malade que de ne plus vous voir ici avec votre visage souriant qui ramène tout de suite la joie dans le cœur malade. Voilà encore que les idées noires me prennent en pensant à cette séparation forcée qui va avoir lieu d'ici peu. Je n'en dis pas plus long, je vais tâcher de me distraire en songeant à autre chose.

Mercredi 7 février 1900

Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles. pas de visites d'avocats. Pourtant ils ont largement eu le temps de revenir. Je ne comprends plus rien. Peut-être que dehors tout le monde est informé par la Presse de ce qui s'est passé à Paris et nous, les intéressés, nous n'en savons rien. J'ai demandé des nouvelles de M. Le Directeur au vagueuestre ; il m'a dit qu'il allait un peu mieux. Un peu, un peu, ce n'est pas beaucoup, et je ne serai complètement content et satisfait que quand je verrai M. Le Directeur sur pied, ainsi que M. L'aumônier. Quelles journées monotones tout de même ! Ce qui m'agace depuis quelques temps, c'est de n'avoir pas de nouvelle de Me Baby. Non que ça me tienne en émoi du matin au soir oh non ; mais enfin, quand j'y songe, je me dis que je voudrais bien savoir, sans être trop curieux, s'il est bien vrai que le 5 février à 4 heures du soir Me Baby a été introduit auprès du Président de la République. Voilà tout simplement ce que je voudrais savoir : c'est bien peu de chose, eh bien non la journée s'est écoulée sans que personne ne se montre. Mais à propos, je suis bien naïf à mon âge. Il y a de belles choses à voir à Paris en ce moment. Est-ce que par hasard ces Messieurs n'avaient pas profité de leur voyage à notre intention pour jeter un coup d'œil sur les constructions grandioses et gigantesques que l'exposition de 1900 a élevée pour le coup d'œil de ses visiteurs. L'exposition n'est pas ouverte, c'est vrai (et heureusement car peut-être nous ne les reverrions pas nos avocats) mais les monuments doivent certainement être terminés et ils ne doivent pas être cachés dans des boîtes à coton, que diable ! Enfin qu'ils soient revenus ou qu'ils soient en train de contempler les colonnes et les cariatides des

monuments qui vont une fois de plus illustrer Paris et la France, je n'en sais rien, rien ! Le meilleur encore c'est de prendre patience. pour moi, il me semble que nous devons avoir une solution cette semaine car si ce n'est pas pour cette semaine, ce sera pour celle d'après, ou pour la suivante. Bah ! à quoi bon s'inquiéter là, mal à propos, pour des choses qui n'en valent pas la peine (sic).

Jeudi 8 février 1900

Rien et toujours rien. pas de nouvelles de Monsieur Le Directeur. pourtant je serais heureux que l'on me dise qu'il va mieux. J'espère que l'on peut le dire et je fais des vœux pour votre guérison, Monsieur Le Directeur. Vous manquez certainement dans cette maison remplie de malheureux et autres. Aussi l'être suprême ne peut laisser bien longtemps sans aide et sans soutien ces malheureuses créatures qui ont besoin de vous, qui vous désirez, certes ; aussi j'espère bientôt vous voir avec votre bon visage plein de santé.

J'ai eu la visite de M. l'aumônier ; je ne m'y attendais pas par exemple, cela m'a surpris. Il va mieux cela a bien fait plaisir. Au moins je ne serai plus longtemps privé de ses visites, et aussi de ses conversations, sans oublier les cadeaux par ci par là.

Nouguier fut exécuté le lendemain.